



Le Soleil Reporter
Le Reporter
LE REP

Sainte-C

METRO

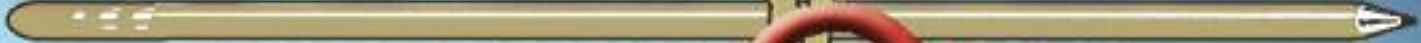


**Tu écris tout le temps, partout ?
Envoie-nous tes textes et/ou images.
info@lereporter.qc.ca**

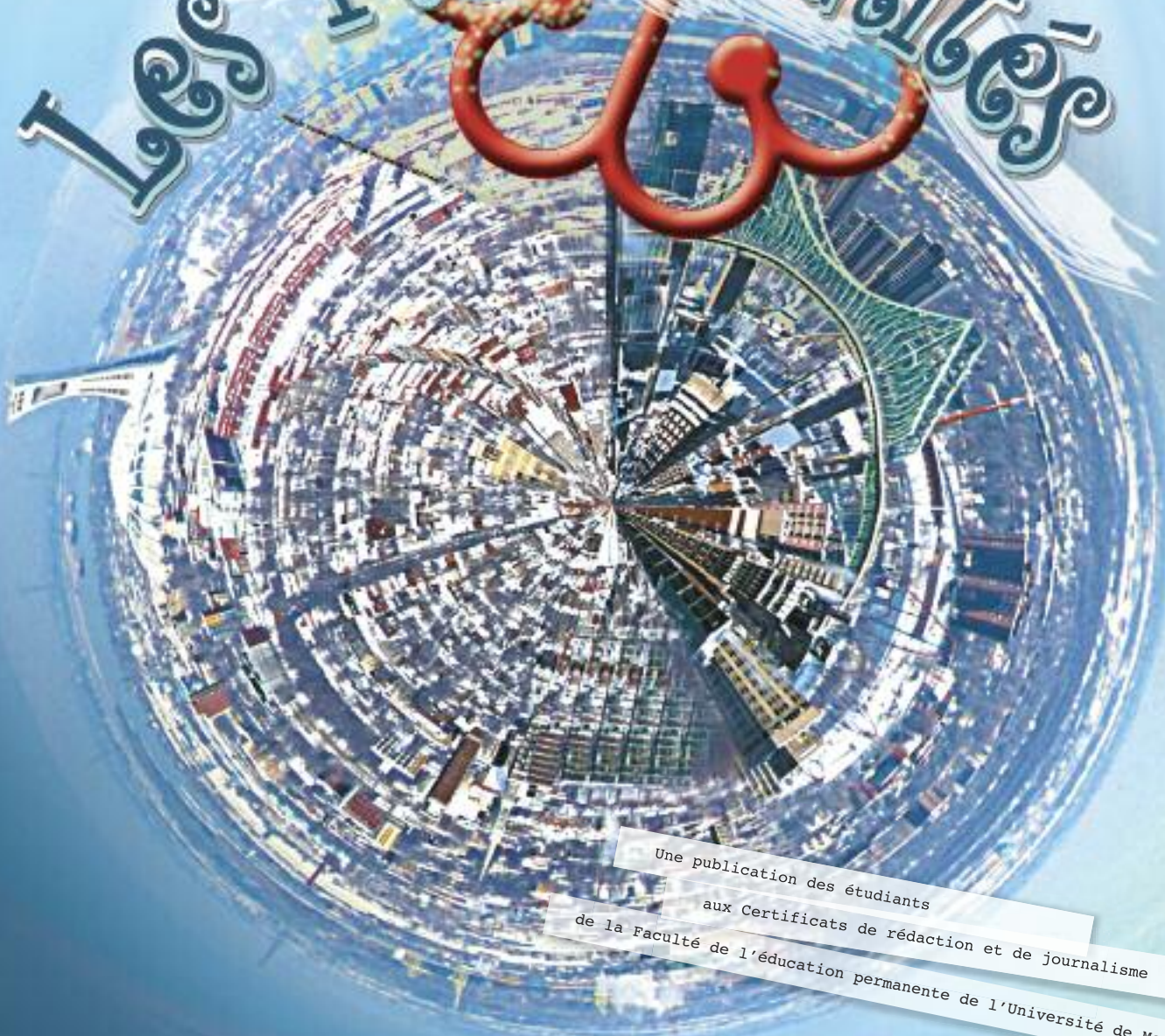
Cette publication est possible grâce au
Programme des initiatives étudiantes
offert par l'AGEEFEP

Volume XII, numéro 3, avril 2011

LE REPORTER



Les Montréalités



Une publication des étudiants
aux Certificats de rédaction et de journalisme
de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal



LE REPORTER

L'ÉQUIPE – Vol. XII, no. 3

Rédacteur en chef
Christophe Béatrix

Rédactrice en chef adjointe
Nathalie Simon

Équipe de rédaction
Véronique Charbonneau
Bertile de Contencin
Julie Delvaux
Emma Lacasse
Carla Oliveira
Rachel Richez
Nathalie Simon

Collaboratrices
Catherine Couturier
Florence Riel St-Pierre

Conception graphique
Laurence Cardinal

Correction d'épreuve
Marie Mousse Léonard

Illustration
Christophe Béatrix (couverture)
Laurence Cardinal (dos)
Emma Lacasse (articles)

Photographie
Clément Béatrix
Christophe Béatrix
Marjolaine Gilbert
Toma Iczkovits
Gabrielle La Rue
Florence Riel St-Pierre

Révision
Philippe Hudon
Michaël Nguyen

Supervision
Jean-Claude Leclerc

OGM, fond et ponts

La faculté de l'éducation permanente est pour moi un véritable OGM (organisme génétiquement montréalais) et ne cesse de démontrer combien l'échantillon de population que nous sommes est ouvert et intelligent.

La société cosmopolite montréalaise s'agite de soubresauts artistiques, religieux, politiques et bien sûr technologiques. Les tablettes qui menacent le papier ne doivent pas occulter l'essentiel : c'est encore le fond qui fait réagir, plus que la forme. Avec l'accélération exponentielle de nos modes d'information, la mutation du support doit bien moins nous préoccuper que la négligence du contenu.

C'est justement ce que nous défendons avec le bénéfice d'un titre professionnel. Les journalistes sont actuellement moins bien défendus que d'autres professions. La gratuité du Web va aussi devoir s'achever pour assurer l'indépendance de ces services d'intérêt public que sont l'information, l'analyse et l'explication. Ce que Churchill disait d'une autre île, je le reprendrai pour résumer : jamais dans l'histoire du journalisme autant d'hommes n'ont été informés par si peu.

Mobiles ou libres ?

On nous vend de l'information mobile, mais mobile ne veut pas dire libre. La véritable liberté, c'est de pouvoir écrire avec un stylo bien choisi sur presque n'importe quel support sans devoir consommer pour avoir un code et entretenir notre fonction de victimes innocentes (adjectif en version québécoise et française !) des stratégies marketing qui se raffinent pour maintenir notre état de *clients captifs* ou surfacturés.

Mues ou mutations ?

Nos *montréalités* sont-elles alors des mues ou des mutations ? Changer de vie en conservant son âme est bien ce que nous souhaitons, mais les radiations partisans pourraient bien entraîner des mutations dangereuses irréversibles. Nos habitudes et nos croyances ne doivent pas être exportées, mais adaptées à ce nouvel environnement que nous avons choisi : la tolérance est un droit et le respect de l'hôte, un devoir. Si le soccer devient un des sports dominants, cela sera un magnifique exemple de tolérance que de permettre la construction d'autres terrains. Sans fermer de patinoires pour cela : on ne bâtit pas une cohabitation en brimant une identité, mais en faisant preuve d'assertivité. Le hockey doit coexister, ne serait-ce que pour apprendre comment jouer physique sans distribuer les commotions cérébrales.

Risquant une parabole zen maladroite, je dirai : l'eau qui entoure l'île doit nous inspirer. Quel que soit son chemin de vie, le Saint-Laurent s'adapte aux courbes des rives, mais reste le Saint-Laurent. Nous devons tous garder cela en tête. Pour l'eau comme pour l'intégration, c'est le temps qui façonne les obstacles et mène aux solutions qui rapprochent.

«Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts», disait Isaac Newton.



Pont Jacques-Cartier

Sommaire_Volume XII / No 3 avril 2011

- 2 **Éditorial** > OMG, fond et ponts
- 3 **Image du moment** > Pont Jacques-Cartier
- 4 **Média en débat**
 - > Le titre de journaliste professionnel ?
- 5 **Portrait** > Cécile Gladel, passion polychrome

Dossier : Les Montréalités

- 6 > Une île paradisiaque
- 7 > Parcomaiologie Luc Ferrandez: le culot du Plateau
- 8 > La métamorphose du *West Island*
- 9 > Montréal se lève à l'est
- 10 > Place aux photographes
- 11 > Place aux photographes
- 12 > La Cenne : l'atelier haut perché des artistes qui ont les pieds sur terre
- 13 > Le Quartier des spectacles :
Qu'advient-il des « vieilles » salles ?
- 14 > Rondelle vs ballon rond
- 15 > Montréal 2025 :
Petite Rivière a-t-il sa place dans le chantier ?
- 16 **Mot pour Mot** > Au bon mot, le bon dico
- 17 **Sortir** > Des soldats de taille
pour une exposition exceptionnelle
- 18 **Son ou lumière** > Le machin à écrire
- 19 **Culture** > Anri Sala: l'appel des tam-tams artistiques

Calendrier_1^{er} mai 2011 au 31 juillet 2011

- 1^{er} mai > Prix Grace-Pépin de l'accès à l'information
- 3 mai > Prix de la liberté de la presse
- 6 mai > Candidature bourse Québec-Japon (site FPJQ)
- 25 mai > 6 à 8 de l'AJIQ
- 28 mai au 30 juin
 - > Tournée des photos du prix Antoine-Désilets 2010
- 29 mai > Journée des musées montréalais
- 10 juin > Prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre
- 10 au 18 juin > FrancoFolies de Montréal
- 24 juin > Fête nationale du Québec
- 29 juin > 6 à 8 de l'AJIQ
- 25 juin au 4 juillet
 - > Festival International de Jazz de Montréal
- 7 au 24 juillet > Montréal complètement cirque
- 7 au 31 juillet > Festival Juste pour rire
- 12 au 24 juillet > Festival International Nuits d'Afrique
- 25 au 31 juillet > Divers/Cité, la fête gaie de Montréal



Nathalie Simon

Le titre de journaliste professionnel ?

« Un outil de revendication professionnelle et non salariale », prévient Brian Myles.

Les membres de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ) étaient invités à se prononcer sur la création d'un titre de journaliste professionnel au début d'avril. À

l'heure où nous mettons sous presse, le résultat de cette consultation par Internet n'est pas connu.

Lors des débats qui ont précédé, à la fin de mars, le président de la FPJQ, Brian Myles, a défendu cette proposition-phare du rapport Payette et l'a qualifiée de « pas de plus sur le chemin de la professionnalisation » du métier de journaliste. Le président a posé les limites en précisant qu'il « ne veut pas d'un ordre professionnel », car, au nom,



garantie de protection des sources et faciliter l'accès à l'information, comme le suggère le rapport Payette¹.

À ceux qui craignent la dérive vers un système à deux vitesses (le journaliste professionnel bien payé et les autres) vers le corporatisme, Brian Myles répond qu'il préfère la « cohabitation » de deux modèles. Il ajoute que la FPJQ ne s'est jamais mêlée des rémunérations et qu'elle ne va pas établir de grilles salariales demain.

L'AJIQ dit « oui au statut professionnel »

De son côté, l'Association des journalistes indépendants du Québec (AJIQ) y voit un bénéfice pour les journalistes indépendants et « un pas important dans l'obtention du droit à la négociation collective pour les journalistes indépendants ».

Les étudiants finissants en journalisme se verraient octroyer le titre de « journaliste professionnel » s'ils n'exercent pas d'activités incompatibles, et si leur volonté et leurs efforts sont entièrement tournés vers le métier. « La ministre Saint-Pierre ne veut pas que le rapport Payette finisse sur une tablette, elle veut y donner une suite », précise le président de la FPJQ, confiant.

Dominique Payette, universitaire et journaliste, avait été chargée par Christine Saint-Pierre, ministre de la culture, des communications et de la condition féminine, d'établir un état des lieux sur le journalisme et l'avenir de l'information au Québec, et de soumettre des propositions. Elle a déposé son rapport auprès du ministre le 26 janvier 2011. La reconnaissance d'un titre de journaliste professionnel est un des axes essentiels du groupe de travail qu'elle a animé.

La FPJQ avait devancé cette proposition lors de son dernier congrès en novembre 2010 et elle avait reçu le mandat de ses membres d'élaborer un projet de reconnaissance légale du titre de journaliste professionnel.

¹ Consultez le rapport Payette à l'adresse suivante : www.etatdelinfo.qc.ca



Dernière minute !

Les membres de la FPJQ ont voté à 86,8 % en faveur de la création d'un titre de journaliste professionnel.

» Site FPJQ, www.fpqj.org, 11 avril 2011, 58% de participation

de la liberté d'expression, chaque citoyen doit pouvoir s'improviser journaliste. Un ordre professionnel mettrait fin à cette liberté.

Titre contre déontologie

La FPJQ pose comme préambule que l'État n'a pas à s'ingérer dans la définition du journaliste professionnel et elle se reconnaît comme le seul organisme habilité à délivrer ce titre. « C'est au milieu (journalistique) que ce débat appartient ! », ajoute Brian Myles. Un Comité du titre serait créé sous l'égide de la FPJQ pour l'octroi du précieux sésame.

En échange d'un titre professionnel reconnu, le journaliste s'engage à évoluer dans « le respect de balises déontologiques communes » et à reconnaître l'autorité du Conseil de presse. Le titre pourrait améliorer la position des journalistes face aux pressions externes et internes, améliorer la

mot sur l'auteure_ Après des études universitaires et 15 ans de vie professionnelle en France, Nathalie Simon fonde le magasin de musique Francophonies au Québec en 2003 et étudie en journalisme.



Cécile Gladel

Passion polychrome

Après quatre livres sur l'environnement, un blogue qui s'intitule *La planète écolo* de Cécile Gladel, et plusieurs articles et interventions sur le sujet, pas étonnant qu'on catalogue Cécile Gladel comme «verte». Néanmoins, cette Montréalaise d'adoption insiste: «J'ai écrit tellement d'autres choses!» Portrait d'une journaliste polyvalente.

Municipal... et hyperlocal

C'est par la voie politique que Cécile se fraya un chemin vers l'écriture. Pour connaître davantage le système politique canadien, cette Auvergnate compléta un baccalauréat en science politique à l'Université d'Ottawa. Mais son objectif ultime demeurerait celui de l'écriture: «C'est le métier que j'ai toujours voulu faire. Je le sais depuis l'âge de cinq ans», assure-t-elle. Son expérience des communications, elle la bâtit en suivant des cours en communication, mais surtout, en participant à la rédaction et à la révision du journal étudiant de l'Université, *La Rotonde*. «C'est moi qui ai corrigé le premier texte de Patrick Lagacé!», rigole Cécile.

La journaliste travaille ensuite pour plusieurs hebdomadaires francophones ontariens, avant de faire le grand saut et de déménager à Montréal... en pleine crise du verglas! Après trois ans dans le milieu municipal sous l'administration Bourque, puis un emploi dans une firme de communication, elle prend la voie du journalisme autonome, mode de vie qu'elle n'abandonnerait pour rien au monde. Avec quatre amis, elle fonda en 2010 sa propre petite entreprise de média électronique, *Ruemasson.com*. Un média hyperlocal qui a considérablement pris de l'ampleur un an plus tard.

Diversification

Bien sûr, il y a l'environnement. Mais il y a également les sports, l'activité physique, la politique, la consommation responsable, le plein air... Cette journaliste qui possède plus d'une corde à son arc écrit autant pour *La Presse*, *Le Mieux-Être*, *Châtelaine* et *Jobboom* que pour les hebdomadaires locaux et les médias hyperlocaux. Sans parler de son blogue personnel (en plus de *Ruemasson.com*) de



Cécile Gladel, auteure

ses billets sur le site *Branchez-vous*, de la radio et de la télé.

Un rêve qui prend de l'expansion

En 2007, Cécile partage dans son blogue son désir d'écrire un livre: «C'était dans mon plan d'affaire d'écrire un livre avant 40 ans... le côté auteur a toujours été un rêve.» L'idée fera boule de neige... Quatre ans plus tard, elle compte maintenant sept livres à son actif, dont un adapté pour la France et dont elle est extrêmement fière. Après quatre livres touchant l'écologie et la consommation responsable (*L'écolo écono*, *La bible écolo*, *L'écono écolo junior* et *Les pollutions invisibles*), Cécile se lance dans la littérature jeunesse. Sa série, *Pirate des caramels*, met en vedette Cristo, le pirate écolo, et ses amis. *Cristo nettoie l'eau* a reçu le Prix des lecteurs de Lancemot en 2010, décerné par les lecteurs des bibliothèques de Laval, des Laurentides et de Lanaudière.

Polyvalente, déterminée et persévérante, Cécile Gladel s'est assurément taillé une place dans le monde journalistique à Montréal. Son conseil aux futurs journalistes? Pratiquer, s'impliquer et commencer à la base. Parce que la meilleure formation débute souvent dans les journaux étudiants... À bon entendre...

«C'est le métier que j'ai toujours voulu faire.»

mot sur l'auteur_
Inscrite au certificat en rédaction, Catherine Couturier souhaite ajouter une autre dimension à sa double personnalité... professionnelle d'anthropologue et de muséologue.



Le territoire montréalais Une île paradisienne



Quand on pense à une île, on pense évidemment au soleil, au sable et aux palmiers. Mais c'est plus que cela ! N'oublions pas la nourriture exotique, la pêche, les sports nautiques, les cocktails au rhum, la musique – d'ici et d'ailleurs – et les longues soirées de détente. Se souvenir alors que Montréal est une île brise ce rêve idyllique. Mais si, au lieu de briser ce paradis de nos rêves, on le cherchait, on le créait ?

Voici le Montréal pour les jours d'évasion

Je ne leurre personne, on sait tous qu'il est difficile de trouver du soleil en hiver à Montréal. Il existe, cependant, un placebo pour remplacer cette chaleur. Pour commencer notre journée dans les îles, je vous propose un réveil avec des lampes de luminothérapie. Elles diffusent une lumière blanche et elles sont si efficaces que la communauté médicale les conseille pour éviter les dépressions saisonnières.

Une fois vos batteries rechargées, commençons par une matinée pêche. Puisque, croyez-moi ou non, et je vous conseille plutôt de me croire, on peut pêcher à Montréal. Les sites les plus proches de la ville sont le quai de l'Horloge, au Vieux-Port, et tout le long du canal Lachine. Vous pourrez pêcher des truites, des brochets et de la perchaude, entre autres.

Il sera ensuite midi. Et à midi, il faut manger Dirigez-vous alors au Jardin Tiki, un restaurant typiquement montréalais. Plusieurs films qué-

bécois ont d'ailleurs été tournés dans cet endroit unique de la rue Sherbrooke. Cet établissement hors du commun abritait un concessionnaire d'automobiles avant d'être transformé en buffet hawaïen. Vous y trouverez l'ambiance et la luminosité requises lors d'un séjour dans une île.

Après le dîner, pour continuer la virée, allez au Parc national d'Oka, à 35 minutes de Montréal. Diverses activités vous sont proposées, été comme hiver, dont le kayak, le ski nautique, la planche à voile et le vélo. Après tant d'adrénaline, détendez-vous en admirant la vue exceptionnelle sur le lac des Deux-Montagnes et les monts Adirondacks.

Une fois reposés, profitez du regain d'énergie pour débiter la fête

Pour commencer la soirée, allez à Barraca, sur la rue Mont-Royal. Cette rhumerie vous propose une variété de rhums venus des Caraïbes, de même que ses cocktails dérivés. Le petit remontant ingurgité, finissez la soirée en musique. Profitez de la tournée exceptionnelle du tromboniste cubain Yordan Martinez. Accompagné de quatre compatriotes musiciens, son spectacle *Musica cubana* se produira, de mai à août, au Balcon café-théâtre du Vieux-Montréal.

Après notre escapade, vous conviendrez que, malgré les quelques couches de plus, Montréal peut être une île « paradisiaque ».

mot sur l'auteur. Rachel Richez a étudié l'Histoire en France et en Angleterre. Décidée à devenir journaliste, elle entame un certificat. « *Le Reporter* est une occasion d'apprendre, mais j'espère aussi intéresser les lecteurs. »



Luc Ferrandez à l'un de ses fameux "partys de trottoir" de la campagne électorale de 2009

«Parcomairologie» Luc Ferrandez : le culot du Plateau

Il y a cinq ans à peine, Luc Ferrandez, consultant chez Hydro-Québec, ne se doutait pas qu'il ferait un jour le saut en politique municipale. Après avoir fait campagne en 2009 et gagné ses élections, le maire du Plateau Mont-Royal tente de mettre en place l'ambitieux programme pour lequel lui et son équipe de Projet Montréal ont été élus. Son plus grand souhait : «redorer la valeur de l'espace public, provoquer des moments d'émerveillement en pleine ville et faire du Plateau le plus beau quartier du monde». Coup d'œil sur une volonté de changement peu commune.

Le Reporter : Pourquoi avoir fait le saut ?

Luc Ferrandez : On vit actuellement une dérive fonctionnelle basée sur l'automobile, qui découle de l'aménagement bizarre des banlieues. Les gens sont forcés de prendre leur voiture et, arrivés en ville, ils sont forcés de se garer et de passer sur nos rues résidentielles. Résultat : la ville-centre devient un tapis pour les gens qui ont choisi de la fuir. Quand j'ai réalisé cela, j'ai dit : «ça va faire !» Il y a une incohérence à toujours dénoncer quelque chose et ne rien faire pour le changer.

mot sur l'auteure_ Florence est diplômée en études internationales et gestion de projet, a un parcours en développement international, arts et spectacles, TI et design, doublée d'une vision pluridisciplinaire et une curiosité sans fin.

Le «parcomaire», comme l'a caricaturé Chapleau, est-il heureux d'avoir fait le saut ?

Oui, je suis content. On est arrivé à un tel niveau d'individualisme que les gens ont le réflexe de vivre chez eux, d'acheter des fenêtres à triple vitrage et de se connecter sur Internet. Là, on arrive à la fin des haricots. Il est temps de redorer la valeur de l'espace public. C'est vrai qu'on a désinvesti dans la ville, devenue laide et sale. Il faut donc recréer un intérêt. La raison d'être de la vie urbaine n'est pas seulement la proximité du boulot. C'est aussi le plaisir de vivre ensemble. C'est quand on accède à toutes les nuances de l'espace public que la vie en ville prend son sens. Et ça ne se produit qu'au contact des gens. C'est en faisant ses emplettes au marché public du coin, avec le même fermier, que l'on a une chance de développer une relation. Et une chance de plus en s'y rendant en vélo ou à pied. En voiture, on n'a aucune chance.

Quels sont vos projets dans ce sens pour 2011 ?

Il y a d'abord le plan verdissement. Ça se limite, dans la plupart des arrondissements, à la pose de gazon [rires]. Mais, pour nous, c'est beaucoup plus. On veut «débétonner» les ruelles, couvrir les murs de vigne et fleurir nos bâtiments. L'espace public doit être un lieu d'émerveillement. Ce ne sont pas seulement les cours arrière qui ont une valeur. Il y aura ensuite l'aménagement de la zone de rencontre Laurier, la piste cyclable sur Laurier, le réaménagement de la rue Lafontaine et le verdissement de deux parcs qu'on a peinturés en vert l'an dernier (Laurier et Lahaie). L'une de nos premières décisions a été d'enlever l'asphalte des parcs. On va donc enlever la rue Duluth du parc Jeanne-Mance, la rue Marianne du parc Baldwin et la rue Henri-Julien du Champ des possibles.

Le Champ des possibles ? C'est intrigant...

Au lieu d'un parc, on créera un espace de biodiversité le long de la voie ferrée dans le Mile-End. Ça deviendra un champ dans une ville. C'est rare. Tout ce coin, d'ailleurs, est le futur quartier de Montréal. Les architectes pourront s'éclater à faire un lieu hors du commun. Et au bout, vers la porte Saint-Laurent, on veut y construire un super *skate park* et le plus beau site de graffitis en Amérique du Nord. J'insiste. En fait, on est capable de réaliser plein de premières mondiales sur le Plateau. On est vraiment chanceux. Et 2011 n'est que le début !



La métamorphose du *West Island*

L'immigration est une réalité partout à Montréal, mais elle n'affecte pas les quartiers de la même façon. Le nombre croissant d'allophones dans la ville change d'une manière unique le visage des quartiers anglophones du *West Island*.

Pierrefonds, une des rares municipalités fusionnées de l'ouest de l'île, était un endroit assez homogène il y a une trentaine d'années. Aujourd'hui, 53 communautés culturelles cohabitent et communiquent en presque autant de langues différentes. La population de Pierrefonds ayant une autre langue maternelle que l'anglais ou le français a augmenté de 5,4 % depuis 2001. Les écoles primaires accueillent de plus en plus d'enfants nouvellement arrivés au Québec, les commerces qui affichent en arabe, en hindi ou en mandarin se multiplient. Cette région de Montréal change de visage.

Le français à la hausse

L'arrivée des allophones dans l'ouest de l'île change le portrait linguistique plus profondément que les seules enseignes des boutiques. Intervenante au Centre d'intégration multi-services de l'Ouest-de-l'Île (CIMOI), Nadia Lokmane aide les nouveaux arrivants dans le quartier à s'intégrer et à se trouver un emploi. En plus de ses services, le CIMOI offre des programmes de francisation. « C'est très facile d'inciter les allophones à apprendre le français. C'est systématique pour eux, entre autres parce que le marché du travail l'exige », explique madame Lokmane. Un quartier où l'anglais régnait il n'y a pas si longtemps commence de plus en plus à se franciser.

Selon madame Lokmane, ce changement s'est fait assez rapidement. « Ça fait 13 ans que j'habite

ici et ça s'est francisé à une vitesse fulgurante ! Avant, on n'entendait que l'anglais et on me regardait bizarrement quand je parlais français. Maintenant, même les jeunes, quand ils discutent entre eux, parlent de plus en plus français. » Le *West Island* n'est donc plus ce qu'il était. Les francophones choisissent aussi de plus en plus de s'installer dans ce quartier, ce qui incite plusieurs anglophones à se décider à apprendre la langue de Molière.

La grande transformation reste à venir

Au milieu des années 1970, 55,4 % des Pierrefontains avaient l'anglais comme langue maternelle. Selon le recensement de 2006 de Statistique Canada, cette proportion a chuté à 33,9 %. Si ce changement est réel, dans les faits l'anglais garde pourtant une grande place à Pierrefonds, comme dans tout l'ouest de l'île. Les francophones y sont toujours minoritaires et le service en français dans certaines boutiques est encore difficile à obtenir. Certains commerces ont, encore aujourd'hui, de la difficulté à trouver des employés francophones. Les changements en sont encore à leurs balbutiements. Mais avec la récente évolution rapide, il y a fort à parier que, dans quelques années, le *West Island* sera difficile à reconnaître.



© Emma Lacasse

mot sur l'auteure_ Emma Lacasse, diplômée en enseignement primaire, est atteinte très jeune par le virus de l'écriture. Passionnée par l'actualité, elle délaisse les cours d'écoles pour s'inscrire au certificat en journalisme.



Montréal se lève à l'est

L'«Espace pour la vie» est l'un des quatre grands projets de la Ville de Montréal à l'horizon 2025. Près de 200 millions de dollars seront investis dans ce quartier du Parc Olympique, déserté depuis ses glorieuses heures de 1976.

de condos « zens, à aire ouverte ». Les escaliers en acier noir et jaune ont été conservés comme un hommage aux ouvriers. Achetés 230,000\$ en 2008, ces condos se négocient 320,000\$ aujourd'hui.

Le conseiller d'arrondissement Laurent Blanchard dénonçait en 2008 la « désindustrialisation » du quartier, tandis que ses collègues parlaient de revitalisation. Mais la vocation sociale d'HoMa n'a pas été négligée : ces trois dernières années, il s'est bâti trois condos pour un logement social. « Le Plateau de mon enfance n'existe plus, HoMa me rappelle l'ambiance populaire que j'ai connue sur la rue Marie-Anne », me confie une auteure montréalaise.

Une mixité sociale précaire

Les promoteurs immobiliers ont flairé le filon : Samcon, l'un des principaux constructeurs de condos à Montréal, a déjà réalisé 11 projets dans ce quartier. Cinq sont en cours et un nouveau vient d'apparaître près du Biodôme, prévoyant plus de 200 condos pour juillet 2012. Plus d'un millier de logements sont sortis de terre en quelques années, jusqu'à parfois transformer des quartiers entiers. « Nous allons terminer notre programme en créant une nouvelle rue, en prolongeant la rue Charlemagne », explique Savy, représentante des ventes chez Samcon.

Les programmes du quartier, elle les a vus naître et se remplir de jeunes couples, dont plusieurs sont homosexuels. La communauté a fui le Village avec ses prix faramineux et a rebaptisé ce quartier « Hochelagay ». Le samedi matin, il n'est pas rare de voir ces couples aller acheter ses croissants, main dans la main. Les logos arc-en-ciel commencent à fleurir sur les portes des commerces. La ligne verte du métro, qui traverse l'arrondissement, mène au Village en 10 minutes.

Le quartier ouvrier devient branché. Mais la mixité sociale, voulue et défendue par l'ex-mairesse de l'arrondissement, Lyn Thériault, pourrait bien s'étioler au fil du temps. Le Comité de base pour l'action et l'information sur le logement social (BAILS) dénonce le nouveau projet Samcon et l'apathie du maire Réal Ménard pour exiger 15% de logements sociaux, comme sur les précédents programmes.

L'est n'en finit pas de reculer et il pourrait bien s'arrêter au terminus de la ligne verte, station Honoré-Beaugrand.



Il y a encore 10 ans, franchir Papineau vers l'est conduisait au redouté Hochelaga-Maisonneuve, aujourd'hui rebaptisé HoMa par les jeunes couples branchés qui ont envahi le quartier. La place Valois et ses commerces sont le point de ralliement de cette nouvelle clientèle : pains spéciaux et café biologique chez ArHoma, bistro français Le Valois, glacier, stations Bixi... Le supermarché Métro, quant à lui, voudrait bien s'agrandir. Le marché Maisonneuve ne désemplit pas les fins de semaine.

Un passé industriel intégré

Pourtant, cet arrondissement transpire de son passé industriel, conservé et intégré. Le passage Valois emprunte la voie ferrée qui desservait les usines. Les rails simulés par du pavé uni, portent l'inscription qui sonne la fin d'une époque : « 1980 : le dernier rail est retiré ». La biscuiterie Viau et la confiserie Hershey ont retrouvé une deuxième jeunesse en se transformant en centaines

mot sur l'auteure_ Après des études universitaires et 15 ans de vie professionnelle en France, Nathalie Simon fonde le magasin de musique Francophonies au Québec en 2003 et étudie en journalisme.

Dossier » Les Montréalités

Parole aux photographes



© Gabrielle La Rue

10

Le Reporter XII, no 3
avril 2011

» Nuit du 29 mars 2011

Ville de Montréal,
vue du pont de la Concorde
en direction du Casino de Montréal

Gabrielle La Rue, photographe

Dossier » Les Montréalités



© Florence Riel St-Pierre

» La Saint-Patrick

Le 187^e défilé de la Saint-Patrick
s'est déroulé dans une ambiance survoltée
le 20 mars dernier,
alors que le soleil
réchauffait nos âmes meurtries
par l'hiver.

Une foule de gens a envahi la rue
Ste-Catherine pour aboutir
au Carré Phillips.
L'heure était à la fête et
les visages étaient ravissants.

Florence Riel St-Pierre, photographe



© Marjolaine Gilbert

» Cinq jours dans la rue pour les sans-abris

Au courant de mars 2011,
trois étudiants de l'UQAM
ont participé à la cause
«cinq jours dans la rue pour les sans-abris».

Accompagnés de leurs amis et collègues,
ils ont délaissé leur confort,
ont fait quelques sacrifices personnels
afin de faire
de leur communauté
un endroit meilleur.

Marjolaine Gilbert, photographe



La Cenne L'atelier haut perché des artistes qui ont les pieds sur terre

Localisée dans le quartier Villaray, la Cenne entend promouvoir l'art autrement. De la conception du lieu à la gestion de sa salle de spectacle, cet espace culturel fait figure d'exception à Montréal.

Pour un des quatre fondateurs de la Cenne et membre du collectif Les ViVaces, Mathieu Riendeau, «La réponse au Quartier des spectacles, c'est de créer des communautés d'arrondissements pour nouer différemment des liens de proximité par la culture.»

Depuis 2007, entouré des cofondateurs Christophe Garoscio, Mélanie Charest et Pierre Potvin, il donne vie aux «ateliers perchés» de l'espace culturel la Cenne. Aujourd'hui, une dizaine d'entreprises des métiers d'art et du spectacle s'y rassemblent autour d'une salle de répétition à louer qui se transforme, à l'occasion, en théâtre.

«Le concept de départ, raconte Catherine Charest, coordinatrice du collectif, était de développer une

n'hésitent pas à partager leurs savoir-faire et leurs réseaux.

Derrière toute cette bonne humeur, il y a une sérieuse volonté d'assurer la pérennité du lieu, des artistes et de la culture. Bien qu'ils se sentent soutenus par les organismes qui les subventionnent, dont la Corporation de développement économique communautaire et le ministère du Développement économique, de l'innovation et de l'exportation, la viabilité financière de La Cenne demeure fragile.

Ainsi, toujours en action, la prochaine étape pour ces artistes sera d'attirer un large public de quartier. Catherine Charest travaille en ce moment à la conception de leur site Internet. Selon elle, trop de gens dans le voisinage ignorent encore l'existence de ce lieu convivial et imprégné du patrimoine montréalais.

Mémoire vivante recyclée

Les fondateurs ont voulu reconstruire ces anciens entrepôts à partir de matériaux de récupération. Et le contrat a tellement bien été rempli que La Cenne est devenue la mémoire vivante de



mot sur l'auteure. Inscrite en journalisme en débarquant à Montréal, Bertile de Contencin, diplômée de Sciences Po. et voyageuse, traduit le journalisme comme un mode de vie et un privilège pour raconter les autres.

structure pour briser l'isolement des artistes, qui créent souvent seuls.» Devant la montée des prix immobiliers, ces visionnaires se sont mis en quête d'un lieu à partager pour faire baisser le loyer et pour regrouper les énergies créatives.

Partage et entraide

Christophe Garoscio, ébéniste et ingénieur, électricien de formation, fabrique des décors pour des pièces de théâtre. Il s'est même risqué au spectacle de rue et il a adoré ça. Ce qui le stimule dans cette aventure humaine c'est «le fait que tous puissent s'investir à un moment donné dans un processus de création». Même si chacun dirige sa propre compagnie ou entreprise, les locataires

l'histoire culturelle de Montréal. A l'entrée du local, accrochée au mur, on trouve la vieille scène du Quat'Sous, celle qui a lancé Yvon Deschamps et tant d'autres artistes. Les bancs de velours rouges qui habillent la salle les soirs de représentation proviennent de ce même théâtre, ainsi que de celui du Nouveau Monde. Enfin, les portes capitonnées de la salle de répétition sont celles du conservatoire d'art dramatique.

Laurent McCumber, l'architecte de ces ateliers ouverts sur le parc Jarry, a dit un jour: «Du Quat'Sous, il ne reste plus qu'une scène (ou une cenne).» De cette formule est née La Cenne, une famille, un lieu chaleureux, une initiative unique.



Le Quartier des spectacles Qu'advient-il des « vieilles » salles ?

Montréal, Québec et Ottawa ont investi 120 millions de dollars pour doter la métropole d'un Quartier des spectacles moderne. Un modèle qui privilégie la construction de nouvelles salles.

Lancé en 2007, le nouveau Quartier ne fait pas que des heureux. Une des principales craintes de petits organismes culturels, c'est la hausse du coût des loyers. Le Studio 303, situé en plein cœur du Quartier des spectacles, a un bail d'un an et il craint une surenchère. Il offre un lieu de création abordable pour des artistes interdisciplinaires. Devant une hausse des prix, il deviendrait alors difficile de rester dans le Quartier, ce qui aurait un impact négatif sur la diversité culturelle.

Le 303 craint que le Quartier des spectacles ne devienne un jeu de Monopoly, dont le but sera de ruiner ses adversaires par des opérations immobilières. « J'ai peur qu'il y ait un monopoly et que tout soit nouveau, trop chic et "clean", accessible au gens qui ont les moyens », pense sa directrice générale, Miriam Ginestier. Actuellement, l'Équipe Spectra est omniprésente sur la scène culturelle montréalaise. Elle possède le Métropolis, le Savoy et l'Astral, en plus de produire le Festival de Jazz, les FrancoFolies et Montréal en lumière.

Financement public ou privé ?

L'effet se fait aussi sentir sur le financement. Patrimoine Canada privilégie les organismes à forte valeur commerciale favorisant la vente de billets. Or, le Studio 303, avec sa salle de 80 spectateurs, diffuse des artistes émergents et de l'art expérimental. Quant au financement du privé, maintenant exigé par les bailleurs de fonds, il est difficile d'y aller le chercher.

On peut se demander si la construction est plus profitable que la rénovation des salles existantes. Sans avoir accès aux subventions du Quartier des spectacles, l'Olympia a été rénové par quatre investisseurs au coût de trois millions. Le directeur général, Patrick Lévis, croit toutefois que le Quartier est positif pour la ville et le tourisme, même si sa salle n'a pas encore obtenu plus de visibilité. « Plus il y a de compétition, mieux c'est. Il y a neuf salles qui peuvent accueillir environ 2000 spectateurs et toutes ont du travail », soutient Patrick Lévis.

La culture ou le béton ?

Malgré l'optimisme de certains, plusieurs salles ont mis les clés dans la porte au cours des dernières années. Le Cabaret Juste pour rire a fermé, faute de revenus dans un contexte économique difficile. Le Spectrum sera remplacé par une tour de bureaux et des commerces. Le Medley vient de cesser ses activités. L'immeuble du 2-22 Sainte-Catherine, qui abritera des organismes culturels, a des problèmes de financement.

« Investir dans le béton serait plus payant au point de vue politique que culturel », selon Patrick Gauthier, journaliste pour *Rue Frontenac*. Montréal deviendra-t-elle un jour la Barcelone des Amériques, comme le souhaite le maire Gérald Tremblay ? Cela reste à voir.

mot sur l'auteur...
De l'intérêt pour la section des sports à huit ans à l'actualité politique et internationale, Veronique Charbonneau, diplômée en relations internationales, étudie maintenant en journalisme.



Croissance de popularité du soccer à Montréal Rondelle contre ballon rond

Un article paru dans le quotidien torontois *Globe and Mail* en mars dernier annonçait l'arrivée à maturité du soccer professionnel dans le paysage du sport canadien. La FIFA venait d'annoncer la tenue de la Coupe du monde féminine de 2015 au Canada. L'honneur peut paraître paradoxal pour le pays du hockey, mais le soccer prend de l'ampleur et les adeptes du ballon rond sont de plus en plus nombreux d'un océan à l'autre. Montréal est-elle au diapason et deviendra-t-elle une ville de soccer ?

En dénombrant les installations sportives municipales, il est possible de croire que l'offre est plus grande pour le hockey : la ville compte 50 arénas et près de 250 patinoires extérieures sont aménagées durant la saison froide. L'offre de terrains de soccer, quant à elle, est plus modeste sur le territoire montréalais. À peine quelques 120 parcs offrent des terrains de taille réglementaire. Et aucune infrastructure intérieure n'est disponible pour les amateurs montréalais. Une promesse a bien été faite du côté de la ville de Montréal, en 2005, pour la construction d'une telle infrastructure au Complexe environnemental Saint-Michel, mais les joueurs attendent toujours. Donc, plus d'espace pour jouer au hockey. Mais y a-t-il vraiment plus d'adeptes ?

Une popularité grandissante

La pratique sportive au Québec est régie par des fédérations de discipline, subdivisées en associations régionales. Sur le territoire montréalais, il existe deux associations pour le hockey (Hockey Montréal et Hockey Lac Saint-Louis pour l'ouest de l'île) et trois associations régionales de soccer

(ARS Bourassa pour l'est de l'île ; ARS Concordia, qui couvre l'ancienne ville de Montréal ; et ARS Lac Saint-Louis, pour l'ouest de l'île).

Le directeur général de l'Association régionale de soccer Concordia, Stéphane Clementoni, est fier de dire que son association sportive compte aujourd'hui 13000 membres. Un chiffre qui englobe environ 10000 joueurs et joueuses, ainsi que des entraîneurs et des arbitres. Au milieu des années 1990, ils étaient moins de 7000. Du côté du hockey, la région de Montréal compte à peine 6500 joueurs présentement affiliés à Hockey Montréal.

Même situation du côté du RSEQ Montréal, l'organisme qui assure la coordination des compétitions sportives en milieu scolaire de deux commissions (Commission scolaire de Montréal et Commission scolaire de la Pointe-de-l'Île), ainsi que de 27 collèges privés. Au niveau secondaire, il y a 31 équipes de hockey sur glace et 40 équipes de hockey-cosom, contre 51 équipes de soccer extérieur et 147 équipes de soccer intérieur.

Un délai vite rattrapé

Qu'est-ce qui explique la hausse de popularité du soccer ? Tout d'abord, un délai de popularité, comme l'explique Stéphane Clementoni : « L'Amérique du Nord est en retard sur les autres continents. Nous avons accroché sur le hockey, le baseball et le football. » Mais c'est surtout l'accessibilité du soccer qui en fait un choix de prédilection d'une activité sportive. « Les coûts sont minimes, il y a peu d'accessoires et tout ce qu'il faut, c'est un bout de gazon », explique-t-il.

En théorie, Montréal est une ville de hockey, mais sur le terrain, c'est une ville de soccer.

14

Le Reporter XII, no 3
avril 2011

mot sur l'auteure_ Carla Oliveira est chargée de projet au Centre d'histoire de Montréal le jour et étudiante au certificat en journalisme le soir et la fin de semaine, mais a l'espoir d'inverser la situation !



© Christophe Béatrix (détail)



Montréal 2025 Petite Rivière a-t-il sa place dans le chantier ?

Le projet Petite Rivière tente de faire sa place sur la « liste d'épicerie de Montréal 2025 ». Dans les petites annonces, on verrait : « Logement abordable dans un quartier vert, dense, éco-énergétique, services à proximité. » Trop beau pour être vrai ? C'est ce que proposent le Groupe Pacific et les architectes de l'ŒUF (Office de l'éclectisme urbain et fonctionnel) avec ce projet immobilier responsable près de Lachine, dans l'ouest de Montréal.

Montréal 2025, plan de développement économique et urbain, comprend déjà le CHUM, le Quartier des spectacles, le Havre et Griffintown parmi les projets en cours. Le marché est-il capable d'absorber ses ambitions d'envergure et la ville peut-elle les mener à terme ?

Petite Rivière vise un mode de vie respectueux de l'empreinte écologique. « Il s'agit de vivre en fonction des ressources limitées d'une seule planète et non quatre, comme le font les Montréalais », affirme la vice-présidente du développement immobilier de Petite Rivière, Suzanne Deschamps. Il s'inspire notamment du quartier BedZED en banlieue de Londres, conçu par l'architecte Bill Dunster.

Un choix durable

La métropole doit faire des choix et montrer du leadership, selon le directeur de l'Observatoire de la mobilité durable de l'Université de Montréal, Gérard Beudet. « Les promoteurs parviennent à déroger au plan d'urbanisme. Soit il n'est pas convaincant, soit il n'est pas pris au sérieux. » L'urbanisme se définit comme l'organisation physique et spatiale d'une ville, la distribution et le fonctionnement de ses activités.

Quelques obstacles demeurent pour Petite Rivière, comme l'accord de la Ville de Montréal ou encore la résistance des voisins avec le syndrome « pas dans ma cour ». Des habitations remplaceraient le golf Meadowbrook. Le financement serait privé et n'occasionnerait aucun

coût additionnel pour la municipalité. De plus, le zonage est déjà résidentiel. M. Beudet est favorable au réaménagement du terrain, car il ne possède pas de caractéristiques environnementales justifiant sa conservation. L'emplacement représente, de plus, un potentiel important pour les promoteurs.

© Emma Lacasse



Le transport et l'urbanisme sont souvent mal intégrés, selon M. Beudet. L'échangeur Turcot, par exemple, reproduit la culture de l'automobile et des grands aménagements sans tenir compte des nouvelles contraintes environnementales et urbaines. Petite Rivière pense à l'environnement, aux générations futures et aux ressources limitées. Comment y arriver ? Les moyens de transport, voie ferrée et ligne d'autobus, sont déjà en place. Des matériaux locaux, l'efficacité énergétique et la diminution des espaces privés réduiront les coûts des logements.

Miser sur la proximité

Avec la possibilité d'accueillir 3 000 personnes, cette communauté pourra faire vivre certains commerces. Suzanne Deschamps, responsable de Petite Rivière, croit que « si vous devez marcher plus de cinq minutes, vous n'irez pas à pied ». « Si vous aimez avoir trois voitures, ce n'est pas l'endroit qui vous convient. Nous privilégions un mode de vie différent », ajoute-t-elle.

Petite Rivière est un projet unique au Canada. Par exemple, Bois-Franc, situé à Saint-Laurent, a été construit il y a plus de 20 ans. « Un projet de son temps », décrit madame Deschamps, précisant que Petite Rivière serait composé de plus d'espaces verts. Montréal doit désormais penser à un développement urbain adapté au XXI^e siècle.

mot sur l'auteure... À huit ans, elle lisait la section des sports. Maintenant étudiante en journalisme et intéressée à la politique internationale depuis son diplôme en relations internationales, Véronique reste curieuse de tout.



Au bon mot, le bon dico

Le choix judicieux d'un dictionnaire

Malgré les nouvelles ressources électroniques qui s'offrent à nous pour écrire sans fautes, il existe encore des moments où le bon vieux dictionnaire reste très utile. Pour trouver le mot juste ou pour varier son écriture, voici quelques suggestions de dictionnaires à garder près de soi lorsqu'on use de la plume ou du clavier.

Le dictionnaire des synonymes et des antonymes

En plus du *Petit Robert* et du *Petit Larousse*, qui n'ont plus besoin d'être présentés, il faut bien sûr noter dans les incontournables le dictionnaire des synonymes et des antonymes, essentiel pour enrichir convenablement son texte et éviter les redites. Il en existe de nombreuses éditions.

Le Multidictionnaire de Marie-Eva de Villers

Le *Multidictionnaire* est peu utilisé à l'extérieur des écoles, mais il est pourtant très pratique. Conçu au Québec, il est idéal pour savoir si le mot qu'on s'apprête à utiliser est un québécoïsme qui ne vaudra pas du tout dire la même chose ailleurs. Il précise aussi les pièges linguistiques à éviter et il comprend certains anglicismes incorrects. (aux Éditions Québec Amérique)

Le Colpron, dictionnaire des anglicismes

Voici un dictionnaire pratique consacré spécifiquement aux anglicismes et aux emprunts directs à l'anglais. Très facile à consulter, il contient seulement les usages incorrects et donne le mot français à utiliser. C'est tout simple, mais c'est un outil qui peut nous en apprendre beaucoup, alors que nous sommes encore et toujours entourés d'expressions anglophones. (Denise Boudreault et Constance Forest, aux Éditions Beauchemin - Chenelière éducation)

Le dictionnaire des cooccurrences

Outil d'une aide précieuse lorsqu'on écrit, ce dictionnaire offre des suggestions de verbes et d'adjectifs qui peuvent s'associer avec différents noms. Prenons par exemple le mot «incompétence». On peut y associer les adjectifs *absolue*, *affligeante*, *consommée*, *insigne*, *manifeste*, *réelle*, *flagrante*, etc. Très utile pour enrichir son texte, pour trouver le mot juste et pour aider à débloquer l'inspiration. Si l'original coûte près de 60 \$, la

version « à l'usage des écoles » est allégée, mais tout aussi efficace, en plus d'être à moitié prix. (Jacques Beauchesne et filles, aux Éditions Guérin)

L'anti-fautes d'orthographe

Il entre dans une poche et son principal atout est d'être d'une simplicité incroyable. Il ne renferme aucune définition, mais il est axé sur l'orthographe. Il peut donc se transporter partout. Il est très apprécié quand on veut simplement savoir, par exemple, si le mot «hémisphère» est masculin ou féminin, ou encore comment s'écrit le terme «trompe-l'œil» au pluriel. De plus, avec ses 65 000 mots, il en possède 5 000 de plus que le *Petit Robert*. Autre avantage: son prix très abordable à moins de 10\$. (ouvrage collectif, aux Éditions Larousse)

Le dictionnaire inutile... mais pratique

Pour finir sur une petite note légère, ce dictionnaire ne vous aidera pas du tout à améliorer vos textes, mais il offrira plutôt un petit moment de détente entre deux séances d'écriture intense. Cet ouvrage de plus de 500 mots offre des définitions savoureuses, parfois cyniques, souvent pleines d'esprit. Par exemple, au mot «banlieue», nous retrouvons la définition: «endroit qui vous rejoindra tôt ou tard si vous demeurez assez longtemps à la campagne». Un journaliste est, quand à lui, un «historien instantané». À réfléchir! (Michel Lauzière, aux Éditions Au carré)

mot sur l'auteure, Emma Lacasse, diplômée en enseignement primaire, est atteinte très jeune par le virus de l'écriture. Passionnée par l'actualité, elle délaisse les cours d'écoles pour s'inscrire au certificat en journalisme.





Du bronze recouvrait le sol et les astres étaient représentés par des pierres précieuses fixées aux plafonds. Des projections vidéo nous apprennent que l'empereur avait même ordonné la création d'un cours d'eau artificiel, constitué de mercure, que des mécanismes rendaient mouvant.

La démesure apparaît également dans la taille imposante des soldats de terre cuite. Jamais des statues de cette grandeur n'ont été réalisées pour le mausolée d'un autre empereur chinois. « Il est très étonnant de constater le paradoxe entre le soin apporté aux détails afin de distinguer et de respecter chaque individu, et la cruauté de cet homme sur les champs de bataille », ajoute Mary.

Un empereur qui aura marqué l'Histoire

Qin Shihuangdi, né sous le nom de Ying Zheng, a été au pouvoir pendant de longues années, jusqu'à sa mort en 210 avant J.-C. Il est à l'origine de l'unification de l'empire de Chine. On lui doit aussi un essor culturel grâce à l'uniformisation de la langue, de l'écriture et de la monnaie. Son armée n'en était pas moins redoutable et représentative de sa puissance et de son inflexibilité.

À l'époque, 700 000 hommes avaient été réquisitionnés partout à travers la province pour construire l'armée de terre cuite et les galeries qui les accueilleraient. Malgré les saccages causés par le peuple Han, l'effondrement de plusieurs plafonds et les nombreux pillages, le contenu des fosses a été retrouvé dans un état de conservation remarquable. Seules les couleurs ont été détériorées par des incendies, mais il est encore possible d'en apercevoir quelques traces sur certaines statues. L'une d'elles est d'ailleurs exposée au musée.

La lumière et les jeux de miroirs qui donnent l'illusion du nombre plongent les visiteurs dans une ambiance saisissante. L'atmosphère recrée dans le musée nous fait prendre conscience de l'ampleur de ces trouvailles archéologiques. Cet événement est d'autant plus exceptionnel que les dix statues et les 230 autres pièces, exposées à Montréal jusqu'au 26 juin, voyagent rarement hors de Chine. Une occasion à ne pas rater, sauf si vous avez déjà prévu un voyage dans l'Empire du Milieu.

mot sur l'auteur_ Julie Delvaux, diplômée du baccalauréat en communication, est actuellement inscrite au certificat de journalisme et principalement intéressée par des questions d'ordre culturel, social et environnemental.

Des soldats de taille pour une exposition exceptionnelle

Les archéologues supposent que le premier empereur chinois a fait enterrer 8 000 soldats de terre cuite près de son mausolée. Plus de 2 000 statues ont été exhumées en 1974 suite à une découverte stupéfiante. L'exposition *L'Empereur de Chine et son armée de terre cuite*, qui se tient depuis le 11 février au Musée des beaux-arts de Montréal, est une grande première en Amérique du Nord.

La somptuosité du palais souterrain, situé dans la ville de Xi'an, est à l'image de la quête de suprématie du monarque. Le rôle de Qin Shihuangdi (littéralement : Premier Auguste Empereur des Qin) tient une place centrale dans l'exposition. « Il est fascinant de voir tous les aspects historiques qui entourent cette armée », confie Élisabeth, venue d'Ottawa pour admirer ces trésors.

Un palais pour l'éternité

La volonté du premier empereur chinois était de recréer le monde dans lequel il souhaitait vivre après sa mort. Qin Shihuangdi avait en effet tout prévu : l'aspect militaire, bureaucratique, mais aussi le divertissement, comme en témoigne une statue d'acrobate. « Ce qui m'a le plus impressionné, c'est sa quête d'éternité », explique Mary, également venue d'Ottawa spécialement pour l'événement.

L'Empereur de Chine et son armée de terre cuite



Le machin à écrire

Dans cette rubrique qui aborde les différents outils du journaliste, il y en a un, tellement évident et simple, que plus personne ne le remarque.

Une carapace tubulaire, l'âme plus ou moins visqueuse, il obéit au doigt et à l'œil. Véritable parasite de nos poches, il s'accroche partout, se loge dans un sac, s'attache au carnet et suit le fil de nos pensées pour leur donner vie sur la tendre cellulose des pages. Tout terrain, il va pouvoir laisser une trace tour à tour sur un calepin de luxe, le papier d'une nappe de bistrot ou la carte de visite d'un contact. On le retrouve au garde-à-vous, dans une tasse, un verre, allongé au chaud dans une trousse ou simplement étendu sur le bureau. Et parfois même il se volatilise, victime d'un enlèvement ou d'un abandon.

C'est aussi un exemple de parité et de technologie. On dit un stylo, mais aussi une plume, une bille, une encre que l'on jette avec nos idées sur le papier pour fixer notre imagination et gribouiller nos arguments. Au fil du temps la plume d'oie a fait place à la plume en acier ; et l'encrier, dans un premier temps pompé, se verra transféré dans une cartouche en plastique. Cartouche qui, pour les besoins de la NASA se verra pressurisée pour pouvoir écrire dans l'espace et de retour sur terre dans toutes les positions !

Bille en tête

Un baron français va même transformer la plume en bille de tungstène, pour sa fortune ; et pour le bien des fonctionnaires et des écoliers. Rien de tel qu'un simple stylo en plastique jaune pour les formulaires carbonés, qui ne font plus de pâtés sur les rédactions, tout en reléguant aux oubliettes papiers buvards et sable d'antan. Du modèle de luxe en cellulose alpine au simple plastique recyclable, il reste le plus fidèle compagnon du journaliste pour confier au papier ses lignes aériennes ou non, et défendre ses idées jusqu'à sa dernière cartouche. Cette cartouche, qu'il faut changer à cœur ouvert, avant de pouvoir réanimer l'instrument en le frottant ou en le secouant pour enfin remettre en phase son électrocardiogramme avec notre cerveau.

Aujourd'hui multicolore et fluo, l'outil est longtemps resté noir, puis bleu. Le noir graphite de la mine du crayon, son cousin, a le mérite de

ne pas geler par grands froids et de se tailler au taille-crayon, au couteau suisse pour les campeurs ou au papier de verre pour les bricoleurs. Le stylo est devenu stylet de tablette graphique et conserve encore son utilité dans un monde technologique où le papier est en voie de disparition, mais pas l'instinct d'écrire. Sans CD d'installation, insensible aux virus, sans mode d'emploi de 500 pages, le stylo reste encore aujourd'hui le seul véritable accessoire multimédia et le premier outil digital du reporter.

Alors, choisissez le bien, parce que lui ne vous quittera pas !

mot sur l'auteur_ « Après plusieurs vies professionnelles, je reviens, grâce au journalisme, à ce que j'aime : rencontrer du monde, voir du pays et relater par l'écrit et par l'image ces découvertes. »



Stylos - © Christophe Béatrix



Anri Sala

L'appel des tam-tams artistiques

Pour ceux qui ont raté l'exposition Anri Sala au Musée d'art contemporain de Montréal, du 3 février au 25 avril dernier, rassurez-vous : vous n'avez pas tout perdu ! Dans sa grande générosité, *le Reporter* vous propose une visite guidée dans cette incroyable odyssée artistique.

Anri Sala définit son exposition comme « une œuvre en soi », construite par l'imbrication d'éléments sensoriels qui assurent la porosité entre ses créations. Avec des vidéos, des photos, des sculptures et des installations sonores, l'artiste vous propose de pénétrer son univers.

Tour guidé au son

Dès que l'on accède à l'étage du musée, on est attiré par le son d'une batterie. Arrivé à l'entrée de la salle d'exposition, on se retrouve plongé dans l'obscurité. On perd ses repères, car les sens sont sollicités par une foule d'éléments extérieurs, qu'ils soient visuels, sonores ou issus de la mise en scène en elle-même.

La première chose qui retient l'attention, ce sont les *Doldrums* (2008) : une série de neuf caisses-claires interconnectées, dont les baguettes jouent toutes seules. Ces tambours fantomatiques sont le fil conducteur de l'exposition. On les suit, intrigué, un peu comme la signalétique d'une randonnée à l'intérieur de l'œuvre.

On trouve également, dans la première salle, le sublime *Answer Me* (2008), tourné dans une ancienne station d'espionnage berlinoise, à l'intérieur d'un dôme gigantesque de Buckminster Fuller, l'architecte de la Biosphère de Montréal.

Answer Me constitue un bon exemple du travail de Sala. La vidéo montre une femme qui parle, mais dont les mots sont recouverts par le son assourdissant d'un homme jouant de la batterie. Même si l'on ne capte que des bribes de dialogue, on ressent la tension entre les personnages qui, en réalité, s'entredéchirent dans cet espace futuriste et chargé d'histoire.

L'exposition Anri Sala, telle une partition spatio-temporelle, repose sur trois éléments : le son et

le silence, le son et l'espace et le rapport au temps.

Plus loin, dans une seconde salle obscure, sont projetés *The Clash* (2010) et *Long Sorrow* (2005). Dans ces films, qui mêlent image et musique, Sala inverse la logique cinématographique en analysant l'effet de l'espace sur la production de son.

L'univers musical revisité

Les fans de punk sont surpris de reconnaître une version à l'orgue de barbarie de *Should I stay or should I go*, des Clash. Quant aux amateurs de jazz, ils se réjouissent de la magnifique improvisation du saxophoniste new-yorkais Jemeel Moondoc. Ce dernier a donné de sa personne pour cette vidéo en improvisant au moins 12 minutes, suspendu au balcon d'une tour d'habitation, à 18 mètres du sol. Enfin, il y a un propos politique sous-jacent dans le parcours artistique d'Anri Sala, qui est né en 1974 dans l'Albanie communiste et qui a été le témoin de l'effondrement du régime.

En visionnant *Intervista* (1998), un documentaire dans lequel l'artiste part à la recherche du son et du sens des images retrouvées d'une interview de sa mère, lors de la conférence des jeunes albanaises en 1977, on comprend pourquoi le travail de déconstruction de la mémoire est central dans ses créations.

Bien sûr, la visite guidée aide à décortiquer le sens de l'œuvre, mais Anri Sala, c'est avant tout un art qui se vit. Il faut prendre le temps de s'arrêter, de réfléchir à ce que l'on comprend et ce que l'on ne comprend pas. Le spectateur doit se laisser porter par la volonté de l'artiste de lui laisser la possibilité d'interpréter lui-même la partition.

Saluons, pour finir, le travail remarquable de Marie Fraser, conservatrice du musée depuis juin 2010. Anri Sala est un artiste internationalement reconnu. C'est sa première exposition en solo au Canada et la plus importante jamais présentée en Amérique du Nord. Vous pouvez trouver sur la toile, certaines des œuvres vidéos citées dans cet article.

mot sur l'auteure_ Inscrite en journalisme en débarquant à Montréal, Bertile de Contencin, diplômée de Sciences Po. et voyageuse, traduit le journalisme comme un mode de vie et un privilège pour raconter les autres.